Maurice. Les Hauts-Valaisans sont commandés par M. de Kalbertmatten de Sion.

Du 22, à 5 heures et demie du matin — Dans ce moment, on se bat en deça de Martigny. Le bruit court que les Hauts-Valaisans incendient les villages sur leur passage.

Les bataillons d'Évolène et d'Orbe sont en marche pour les frontières du Valais.

Le colonel Veillon est arrivé avec quelques troupes à Lavey, le 21.

M. Schmidt, commissaire fédéral, a quitté Fribourg pour se rendre dans le Valais; il est accompagné de son escorte.

Mme Barman, femme de l'un des chefs qui dirigent la Jeune Suisse, a été arrêtée entre St-Maurice et Martigny par un détachement du parti opposé, et emmenée comme otage à Pissevache. Elle a été rigoureusement fouillée, et même en butte à de coupables outrages de la part de quelques soldats qui étaient ivres, dit-on.

Voici en deux mots l'explication de tout ce qui se passe en Suisse, et il n'en a pas fallu davantage pour qu'une explosion eût lieu dans le Valais. Les démocrates de Martigny reprochent aux aristocrates de Sion de conspirer avec le vorort contre leur indépendance; ceux-ci reprochent aux Bas-Valaisans d'avoir commis des excès qui rendent l'intervention inévitable. Pendant que ces récriminations se compliquent de toutes les haines, de toutes les antipathies qui séparent les deux camps, il se joint à ces difficultés locales une autre et plus vaste complication, dans laquelle se trouvent intéressés les divers cantons suisses, qui regardent toute intervention du vorort comme une atteinte portée à leurs privilèges.

La question qui s'agite en Suisse est donc complexe: il y a d'abord celle d'une rivalité déplorable entre les citoyens d'un seul canton, et ensuite celle des privilèges dont tous les cantons sont excessivement jaloux. Quand la première, qui paraît aujourd'hui la plus importante, sera résolue, la seconde, qui n'a été soulevée qu'incidemment, provoquera peut-être en Suisse une agitation générale. Nous faisons des vœux pour qu'elle soit prévenue par la prudence du Vorort. (Presse.)

Les luttes qui viennent de surgir dans le Valais, en Suisse, donnent un intérêt de circonstance aux détails qui suivent sur la situation géographique de ce canton:

Le Valais est une des deux républiques représentatives de la Suisse; il est le canton le plus méridional de la confédération helvétique; Sion, sur la rive droite du Rhône, en est le chef-lieu; cette petite ville épiscopale est très-ancienne et renferme environ 3,000 habitants; elle possède une chaire de droit et un gymnase.

On remarque encore dans ce canton: Leuck (Louesche), petit bourg remarquable par les bains sulfureux situés dans son voisinage. Près de ces bains on trouve Albiten, petit village sur un rocher escarpé auquel on ne parvient qu'après avoir gravi les montagnes, au moyen de huit énormes échelles posées les unes au-dessus des autres. D'un autre côté, un chemin, taillé en partie dans le roc, conduit au pied de la Gemmi et par dessus cette montagne dans le canton de Berne; c'est le fameux passage de la Gemmi. Presque à 20 milles au sud de Leuck s'élève le colossal Matterhorn, dit aussi mont Cervin; c'est la troisième montagne de l'Europe, car elle n'est inférieure qu'au Mont-Blanc et au Mont-Rosa. Brigg, joli bourg, près du Rhône; c'est ici que commence le plan incliné de la magnifique route du Simplon; les bains de Brigg ne sont plus aussi fréquentés qu'autrefois. Dans ses environs commence le vaste glacier d'Aletsch, entouré du Breithorn, du Jungfrau, du Mönch et du Finsteraarhorn.

Saint-Maurice, très petite ville d'environ 900 habitants; c'est la véritable clé du Valais. On doit citer le pont hardi sur lequel on y passe le Rhône, et plusieurs curiosités naturelles qu'offrent ses environs, savoir: l'ermitage, taillé et comme suspendu sur les flancs d'une roche nue et escarpée; la cascade de la Pissevache; les glaciers de la dent du Midi et de la dent de Moreles; et le petit lac qui coule au bas d'une fente énorme d'environ 400 mètres de profondeur et de 4 mètres de largeur; c'est un des plus élevés.

Martigny (Ootodunum), sur la Dranse, auprès du confluent de cette rivière avec le Rhône; cette petite ville a beaucoup souffert lors de la catastrophe qui, en 1818, causa tant de désastres dans la vallée voisine de Bagnes. C'est à ce bourg que commence la route qui mène au Grand-Saint-Bernard; par la vallée de la Dranse...

Nouvelles de France.

Paris, 26 mai.

Quelques journaux ont parlé vaguement, ce matin, de nouvelles graves arrivées d'Haiti par suite desquelles le ministre de la marine, M. Mackau serait disposé à donner sa démission plutôt que de faire de nouvelles concessions à l'Angleterre. Voici les renseignements qui nous ont été donnés à ce sujet.

M. le ministre de la marine a reçu avant-hier de Brest, où un bâtiment est arrivé de Papéiti et de la Mer Pacifique, une série de dépêches de M. Dupetit-Thouars, contenant des explications tellement nettes et catégoriques et des faits si graves qu'il se serait rendu dans la soirée même chez M. Guizot auquel il aurait

signifié qu'il lui était impossible de désapprouver la conduite de M. Dupetit-Thouars, et que tout autre officier-général n'aurait pu, sans manquer à ses devoirs, agir autrement qu'il ne l'a fait.

On ajoute, que cette déclaration aurait donné lieu à une altercation des plus vives entre les deux ministres, et que M. Mackau se serait déclaré tout prêt à quitter son portefeuille, plutôt que de continuer un système de défaveur qui déplaît à la nation entière et qui répugne à son caractère personnel. Peut-être la récente brochure de M. le prince de Joinville a-t-elle rendu le courage à M. l'amiral qui n'ignorait pas que le désaveu de la conduite de M. Dupetit-Thouars a été aussi pénible au prince qu'au reste de la marine et de la nation.

Quoi qu'il en soit, les explications de M. Mackau semblent avoir porté le trouble dans le conseil des ministres qui s'est assemblé hier matin, et qui a eu une seconde réunion dans la soirée. L'embarras est d'autant plus grand dans le conseil que l'on s'attend sous peu de jours à voir soulever de nouveau à la chambre la question de Taïti à propos de la discussion sur les crédits supplémentaires. Si M. Mackau se retire avant cette discussion, afin de ne pas être obligé de nouveau d'approuver la conduite du cabinet dont il fait partie, il sera bien difficile à M. Guizot d'échapper à un rude échec parlementaire.

Il paraît que pour le moment tous les efforts de ses collègues tendent à le décider à garder le silence pendant les débats, et à laisser son collègue des affaires-étrangères supporter tout le poids des interpellations. Jusqu'à présent M. Mackau se montre fort peu disposé à accorder à un arrangement pareil, et cependant le temps presse, car c'est demain que commence la discussion des crédits supplémentaires.

— On lit dans le *Courrier Français*:

On attachait une grande importance, aux Tuileries, à connaître l'auteur de l'article publié par le *Journal des Débats* contre la Note du prince de Joinville. Des mauvais langages accusaient tout bas du méfait anti-princier un ex-précepteur d'un fils du roi. L'accusé n'a pas eu de peine à démontrer son innocence. Les soupçons se sont alors portés sur M. de Sacy: grâce à une minutieuse enquête, ils viennent de se dissiper. On sait aujourd'hui que l'article a été préparé, discuté dans des conférences auxquelles ont pris part certains membres du cabinet. Puis, quand on a été d'accord sur le fond, un jeune rédacteur, qui traite habituellement la question anglaise, a pris la plume; mais M. Guizot a relu.

M. Guizot est allé deux fois à Neuilly, avant le départ de M. le prince de Joinville pour Compiègne, pour lui faire visite. Dans les explications qui avaient eu lieu au ministère des affaires étrangères, le prince, comme nous l'avons dit, avait répondu avec beaucoup de chaleur aux observations du ministre. M. Guizot voulait s'assurer si la vivacité du prince était calmée, mais la porte du prince lui a été deux fois refusée. M. Guizot a paru fort contrarié.

On a distribué aux députés le rapport de M. le général Paixhans sur la proposition tendant à rapprocher des cendres de Napoléon celles du général Bertrand. La commission a d'abord examiné comment cette proposition pourrait se réaliser sans porter atteinte à la loi qui a fondé le tombeau de Napoléon; car cette loi interdit formellement à toute autre tombe de prendre place au dôme des Invalides; et c'est là une disposition qui, outre sa puissance légale, a trop de convenance, trop de sagesse pour pouvoir, un seul instant, être mise en question.

La commission, après s'être concertée avec MM. les ministres de l'intérieur et de la guerre, s'est transportée aux Invalides, où elle a été reçue par le digne maréchal-gouverneur, accompagné des architectes.

Un premier emplacement se trouve au fond de la grande crypte, derrière le tombeau; c'est un caveau, ou plutôt un reliquaire, qui, fermé par une grille à jour, renferme, sous une lampe toujours allumée, l'épée de Napoléon, sa couronne et ses décorations, environnées de quelques-uns des nombreux drapeaux, trophées de ses victoires. Cet emplacement est nécessaire à sa noble destination.

Un second emplacement se fût offert comme de lui-même: c'est le vaste caveau qui embrasse le pignon des fondations du dôme; mais cet emplacement, par cela même qu'il fait partie du dôme, est interdit par la loi.

Un autre emplacement restait à voir: c'est un caveau, d'une certaine étendue, qui est situé sous la nef. Ce caveau renferme les tombes des gouverneurs des Invalides et de plusieurs maréchaux ou généraux. La pierre qui en ferme l'unique entrée fut levée devant la commission, et le vénérable maréchal Oudinot voulut descendre et conduire lui-même dans le séjour où ses prédécesseurs sont déposés.

Mais la commission a pensé que ce caveau des gouverneurs n'a rien, ni par sa situation ni par son objet, qui se rattache au tombeau de l'empereur; que cet emplacement pouvait sembler ne pas entrer suffisamment dans le sens de la proposition. En conséquence la commission a dû chercher et a trouvé un emplacement plus en harmonie avec la destination; ce sont les deux pilastres de dimension puissante qui semblent séparer le dôme de la nef. Ces deux pilastres peuvent en effet offrir appui à une tombe qui, sans être placée dans le massif du dôme qui est interdit par la loi, se trouverait à l'entrée même du lieu réservé.

Mais ici d'autres considérations sont venues préoccuper la commission. Elle a pensé qu'il ne serait pas convenable d'accorder exclusivement au général Bertrand les honneurs d'un pieux dévouement à la fortune impériale. D'autres compagnons de l'empereur ont mérité ces honneurs; et les Duroc, les Drouot, les Las-Cases sont des noms recommandables aussi qui peuvent être mis parallèlement avec la noble fidélité du général Bertrand.

En conséquence, la commission a proposé de réunir à côté des cendres impériales les cendres des deux grands maréchaux du palais qui ont honoré le règne du grand homme, Bertrand et Duroc. Cette résolution a été prise à l'unanimité.

La commission a ensuite donné dans son rapport quelques détails relatifs aux moyens d'exécution et à la translation des cendres du général Bertrand du Châteauvieux aux Invalides, celles de Duroc étant déjà déposées dans le caveau des gouverneurs. Suivent les propositions résumées en quatre articles qui seront soumis à la chambre après la discussion des crédits relatifs à l'Algérie.

Le clergé catholique de Paris.

Tous les curés de Paris, ainsi que tous les principaux curés de la banlieue et du diocèse, au nombre de plus de deux cents, se sont rendus auprès de l'archevêque de Paris, afin de lui exprimer leur profond attachement, leur respect et leur entière sympathie.

Avant la manifestation du clergé du diocèse, le chapitre métropolitain avait déjà présenté à l'archevêque une adresse dans le même sens.

Cette démarche a été provoquée par les paroles prononcées dernièrement à la tribune de la chambre des pairs par l'ancien garde des sceaux.

« Nos évêques, avait dit M. Persil, ont cédé à une influence étrangère; le clergé inférieur est resté calme, et sa conduite nance ne permet pas de l'associer au mouvement qui a jusqu'à un certain point ému le pays. »

Voici la réponse faite par le clergé inférieur à cette assertion de M. Persil:

« Puisqu'on a si fausement, si injustement interprété notre silence, c'est un devoir impérieux pour nous de le rompre. »

« Nous venons donc, monseigneur, vous déclarer que nous sommes unis d'esprit et de cœur à vos pensées, que nous adhérons aux actes de votre sollicitude pastorale dans cette importante circonstance. »

« On pourra bien nous accuser, nous affliger; mais nous séparons de notre archevêque!... mais nous diviser!... jamais! »

« De notre temps, comme toujours (notre cœur vous en donne l'assurance), la famille de saint Denis ne perdra rien de son intégrité ni de sa dignité: Notre église sera parfaitement belle parce qu'elle restera parfaitement unie. »

L'archevêque a répondu:

« Monsieur le doyen, Messieurs,

« La manifestation des sentiments du clergé de Paris, dans les circonstances où il a plu à la Providence de nous placer, est cause une joie qu'il me serait difficile de vous exprimer. Vous rendez évidente pour tous la communauté de nos sentiments. »

« Le cœur des fidèles sera doublement consolé, et par l'union de l'épiscopat français et par celle du clergé de chaque diocèse avec son évêque. Il n'en est aucun, j'aime à le croire, où le premier pasteur ne reçoive l'adhésion unanime dont vous m'offrez aujourd'hui le témoignage. »

« Quand de toutes parts les esprits sont attristés par de si nombreuses et de si profondes divisions, la Providence semble vouloir affermir les catholiques dans leur attachement à la foi, leur montrant combien le sacerdoce est fidèle à conserver l'unité, ce caractère précieux de l'église, ce gage divin de sa force et de sa durée. »

« Ne soyons point découragés, messieurs, par le petit nombre de ces nobles pairs dont la voix généreuse vient de prononcer en faveur de notre cause des paroles qui seront citées avec honneur dans les annales de l'église. Nous avons plus d'amis que nous ne pensons, parmi ceux-là même qui ne croient pas de nous exaucer nos vœux. Ce n'est pas de leur bienveillance que nous pouvons douter, mais il nous est permis de penser qu'ils méprennent sur la manière de nous la témoigner. »

« A l'influence politique et aux dignités qu'on regrette de ne pouvoir nous donner, nous préférons toujours une liberté que nous permet de nous dévouer à l'éducation des enfants confiés à notre sollicitude. »

« On a été sincère, nous n'en doutons pas, en protestant que le gouvernement aime l'église et le clergé, qu'il aime sa nation, sa légitime influence; mais quelle influence plus naturelle plus légitime pouvons-nous exercer qu'en formant, sous l'empire de la liberté, le cœur et l'esprit de la jeunesse catholique. »

« On a cru devoir ajouter que le gouvernement ne craint pas le clergé; il suffisait de faire remarquer que nos devoirs de tout

Mme de Pontailly n'aime pas sa nièce. Pourquoi? Je l'ignore; mais je parierais que cette antipathie n'a aucun motif légitime.

Berriette traversa le jardin d'un pas léger, et se dirigea vers l'endroit où la vieille elle s'était assise avec sa tante. En marchant, elle interrogeait du regard la fenêtre du belvédère, et commençait à s'étonner de la voir complètement immobile; mais, dès qu'elle fut arrivée près du banc, son inquiétude se dissipa. La jeune fille alors aperçut distinctement la petite fièche collée sur l'un des vitraux, et, comme l'avait espéré Moréal, elle comprit aussitôt le sens de cette indication amoureuse. Peut-être était-ce le cas de jouer l'impertinence ou du moins l'embarras, et parmi les pensionnaires de Mme de Saint-Arnaud plus d'une n'eût pas laissé échapper une occasion si belle de faire honneur à son éducation; mais la passion véritable dédaigne dans son honnêteté ces petites ruses et ces mesquineries artificielles. Sans hésiter, Berriette prit le chemin que lui désignait l'impertinente bousole inventée par le vicomte, et entra sous les tilleuls. Au bout de l'allée, la muraille était recouverte d'une charmille, en ce moment effeuillée par l'hiver. A travers les branches supérieures, la jeune fille aperçut Moréal appuyé sur la créde du mur, au risque de se couper les mains aux formidables tisons de verre qui s'y trouvaient incrustés. Malgré l'impertinence des deux maîtresses et des pensionnaires, toute parole eût été imprudente, et les deux amans durent se contenter du langage des yeux. Mais le vicomte avait prévu cette circonstance et avait un moyen d'y remédier. Tout à coup, un ruban à l'extrémité duquel était attaché un billet, se déroula rapidement entre le mur et la charmille. Ce tendre message arriva à sa destination avant d'avoir touché à terre, tant la jeune fille mit de prestesse à s'en emparer. La lettre prise, le ruban ne remonta pas; évidemment l'amoureux écrivain attendait une réponse. Cette présomption embarrassa Berriette sans trop la contraindre. Quoique fine et spirituelle, la fille du député du Nord était tout à fait dépourvue de cette maturité qu'acquiert, selon Figaro, la femme la plus ingénue pour peu qu'on l'enferme; elle n'avait pas, comme Rosine, sa lettre écrite d'avance. Que faire cependant? Le ruban attendait toujours, et quelques-unes des pensionnaires qui jamaient à l'autre bout de l'allée pouvaient en s'approchant l'apercevoir. S'il était imprudent de prolonger cette scène, ne serait-il pas possible de refuser à l'ami une réponse qu'il sollicitait avec une instance si expressive, quoique muette? Par une inspiration soudaine, Berriette détacha le nœud du son fichu et le fit au ruban, qui remonta aussitôt, chargé de ce frais trésor. Bientôt au même instant, le son d'une cloche se fit entendre, et Moréal disparut.

Il était à la grille du petit hôtel qu'avait retenu le signal qui venait de troubler la tranquillité de ce lieu. Non moins mécontent que surpris de cette interruption, le vicomte traversa la terrasse et se pencha vers la

ruelle avec précaution, de manière à ne pas se laisser apercevoir. Il eut lieu tout aussitôt de s'applaudir de sa prudence, car l'important arrêté devant la grille n'était autre qu'André Dornier. Le journaliste sonna une seconde fois, puis une troisième, en redoublant d'énergie à chaque reprise, sans que Moréal se décidât à se montrer et à lui ouvrir.

« Il est impossible qu'il ait deviné que j'ai loué cette maison, se disait pendant ce temps le vicomte; ce n'est donc pas moi qu'il cherche; et rien ne m'oblige à le recevoir. D'ailleurs, il sait que je loge à l'hôtel de Castille, et, s'il a quelque chose à me dire, il n'a qu'à venir m'y trouver. Là, il peut en être sûr, je ne le laisserai pas sonner deux fois. »

En tout autre occasion, Moréal se fût fait un point d'honneur de se mettre à la disposition de son rival, sans s'inquiéter de la part que pouvait avoir à cette rencontre l'hostilité ou le hasard; mais la position délicate où il se trouvait tempéra sa belliqueuse susceptibilité. Se montrer, c'eût été livrer son secret à l'homme le plus intéressé à en abuser; or, en amour pas plus qu'à la guerre, nul n'est tenu de se trahir. Le vicomte se crut donc légitimement dispensé d'accorder à son ennemi un avantage dont celui-ci n'eût pas manqué de profiter sans scrupule; il resta caché derrière les arbustes de la terrasse, attendant impatiemment le départ de l'importun. Son espérance fut déçue au moment de se réaliser. Après avoir sonné une dernière fois en manière de carillon, Dornier allait enfin se retirer, lorsqu'à l'entrée de la ruelle parut la portière. Pour prouver son zèle à son nouveau maître, la vieille femme avait déployé une activité de jeune fille, et revenait, ses commissions faites, beaucoup plus tôt que Moréal ne s'y était attendu. En apercevant un inconnu devant la grille, elle prévint le pas et arriva bientôt près de lui.

« Que désirez-vous, monsieur? demanda-t-elle alors d'une voix essoufflée. — Voir la maison, répondit Dornier avec un accent de mauvaise humeur: voilà une demi-heure que je sonne. »

« L'hôtel n'est pas à louer, reprit la portière, qui eut un moment de mauvaise humeur sur le mot hôtel. »

« Alors, que signifie cet étrange? demanda le journaliste en montrant la pancarte pendue aux barreaux de la grille. — C'est moi qui suis fautive, j'en ai rien à dire, mais ça ne sera pas long. La vieille femme tira de son cabas une formidable paire de ciseaux, se dressa sur la pointe de ses galoches, et courut à la grille qui attachait l'écriteau; elle prit ensuite dans sa poche une grosse clé et se mit en mesure d'ouvrir la grille. »

« J'ai sonné plusieurs fois sans qu'on vint m'ouvrir, reprit Dornier; il n'y a donc personne dans cette maison? — La portière regarda le questionneur d'un air étonné, et se tra

ment les ciseaux et la clé, qui, dans ses mains crochues, pouvaient devenir deux armes assez redoutables. »

« Monsieur est peut-être sorti, reprit-elle en grommelant; mais ce n'est pas une raison pour qu'il n'y ait personne à l'hôtel. D'ailleurs, quoiqu'il ne soit pas beaucoup de monde dans l'avenue, nous ne manquons pas de voisins. »

Les frais éclats de rire dont retentissait le jardin du pensionnat confirmèrent cette assertion, sans toutefois promettre en cas d'alarme un secours bien efficace. Aux regards sournois et à l'attitude martiale de la vieille, Dornier comprit qu'elle croyait voir en lui un de ces honnêtes industriels qui pour s'introduire dans une maison choisissent le moment où elle est déserte; car ce n'est pas aux habitants, mais au mobilier, qu'ils rendent visite. Sans paraître offensé d'un pareil soupçon, le journaliste employa, pour le détruire, un moyen d'ordinaire infallible.

« Ma brave dame, dit-il en tirant de sa poche une pièce de cinq francs, puisque vous m'avez dit que vous n'avez pas de voisins, laissez-moi voir l'hôtel. »

La vieille femme n'avait pas prévu cet argument; aussi éprouva-t-elle un moment de perplexité: elle regarda alternativement, d'un air incertain, le journaliste et son offrande propitiatoire, mais à la fin la défiance l'emporta sur l'avarice.

« Ces voleurs sont si malins! se dit-elle; quand nous serons seuls dans l'appartement, il n'a qu'à sauter sur moi et m'égorger: ça se voit si souvent dans les journaux; je serais bien avancée avec son écu! — Puisque je vous dis que l'hôtel est loué depuis hier, reprit-elle tout haut, en serrant plus fort que jamais ses armes défensives. »

« Mais peut-être est-il à vendre, dit le journaliste, qui laissa tomber négligemment la pièce de cinq francs dans le cabas de la portière. — D'un regard moins hostile, elle examina son interlocuteur, et finit par trouver une physionomie d'autant plus honnête, qu'à sa cravate étincelante et à son épinglé en brillants, tandis qu'une chaîne non moins splendide serpentait sur ses boutonnières de son gilet; un jonc à pomme d'or incrustée de diamants complétait ce luxe d'orfèvrerie, qui, malgré son goût peu châtié, ne paraît pas à la portière cette sorte de respect que les gens de sa condition éprouvent volontiers pour les apparences de la richesse. »

« J'avais la berlue, pensa-t-elle en remettant les ciseaux dans le cabas, un homme très comme il faut. »

La physionomie de la vieille s'éclaircit au même instant et prit une expression obsequieuse:

« Je crois en effet, dit-elle, que si le propriétaire trouvait un prix raisonnable de son hôtel, il se déciderait à le vendre. »

instans nous inspirent l'amour sincère de l'ordre; la conscience du devoir est un remède plus sûr, plus efficace, encore que la répression légale, qu'il était aussi inutile que peu convenable de nous rappeler.

Quoi qu'il en soit, je n'oublierai jamais que si l'unanimité de l'épiscopat a été aussi grande que le danger était manifeste, la vôtre, Messieurs, et celle qui ne tardera pas à se produire dans les autres diocèses de France, n'aura pas été moins remarquable ni moins propre à réjouir l'église.

Les périls et les maux de la religion sont venus le plus souvent des divisions du sacerdoce: puisque le sacerdoce n'a jamais été plus uni, notre espérance doit être inébranlable.

Ajoutons à ce sentiment un amour constant de la paix, en même temps que des réclamations persévérantes et pleines de calme: Ces moyens seront bénis de Dieu; tôt ou tard ils dissipent les préjugés contraires à notre cause et assureront son triomphe.

Nouvelles et faits divers.

Nous nous plaisons à faire mention d'un perfectionnement que deux de nos compatriotes, MM. P. N. Ryk et D. van den Bosch à Rotterdam, ont apporté au système de vapeur à hélices. Par l'amélioration qu'ils proposent, ils espèrent d'imprimer au besoin, une plus grande rapidité à la rotation de la vis motrice; (voir d'Archimède) progrès qui doit vaincre la plus puissante objection qu'on pouvait élever contre ce système de navigation à vapeur, et qui est digne du plus haut intérêt. S. Exc. le ministre de la marine a chargé MM. Ryk et D. van den Bosch, de construire un spécimen de leur appareil sur une large échelle. Pour fait l'essai en soit dans les chantiers de l'état à Rotterdam.

Samedi dernier est mort en cette résidence à l'âge de 72 ans et après une courte maladie, M. Huygens, chevalier de l'ordre du Lion-Neerlandais et anc en conseiller près la cour de Justice de la Hollande-Méridionale.

Ces jours-ci il y a eu à Nisse en Zélande, un premier concours aratoire. La septième section de la société pour l'encouragement de l'agriculture etc. avait proposé des prix à cet effet. Dix compétiteurs se présentèrent. L'arène consistait pour chacun d'eux en un espace de 100 toises (1300 mètres) qu'il devait labourer au plus vite à la profondeur de 6 pouces. La lutte dura une heure et demie. Le premier prix fut remporté par C. Vleugel de Wilhelminadorp.

La cour du banc de la reine, de Dublin, devait rendre, vendredi dernier, son jugement sur la motion d'une nouvelle procédure présentée par les accusés dans l'affaire O'Connell, mais elle a ajourné son prononcé au lendemain, 25, quand en effet les quatre juges ont siégé, mais sans rien arrêter, parce que leurs avis se sont trouvés partagés; deux d'entr'eux MM. Perrin et Crampton veulent que le procès soit recommencé puisque leur yeux les charges ne sont pas suffisamment prouvées; les deux autres MM. Pennefather et Burton sont d'un avis contraire.

Nous avons reçu les journaux de Malte, jusqu'au 15. Voici ce que nous y trouvons de plus important:

Malte, 15 mai.

Les corvettes de guerre autrichienne l'Adria et la Veloce sont arrivées dernièrement dans ce port, venant la première de Tunis et la seconde de Lissa avec ordre de surveiller les émigrés italiens résidant à Malte. Quelques jours après son arrivée, l'Adria entra en libre pratique, et le lendemain deux officiers (Patilurci et Moro) disparurent. Le commodore commandant ces navires réclama les deux officiers au gouvernement maltais, qui répondit que s'ils avaient déserté pour motif politique il ne les rendrait pas; la police fit cependant des perquisitions dans plusieurs maisons, ce qui fut inutile.

Nous apprenons que l'un des officiers est déjà en sûreté.

Le *Mediterraneo*, le *Portafoglio* et les autres journaux maltais contiennent des nouvelles sur l'esprit qui se manifeste dans les corps italiens de l'armée de terre et de mer autrichienne. Ces nouvelles ne sont pas seulement apportées par les paquebots faisant habituellement le trajet de la Méditerranée, mais aussi par la corvette autrichienne *Veloce*. Il résulte de là que les fils du contre-amiral Bandiera ont refusé positivement la grâce et la réintégration qui leur ont été offertes par le cabinet de Vienne; que le fils du contre-amiral comte Paolucci, gouverneur du port et de l'arsenal de Venise, et le lieutenant Moro ont suivi l'exemple des frères Bandiera; que, parmi les officiers hongrois des corps italiens qui ont quitté le service autrichien, trois appartiennent

aux premières familles de la Hongrie et que le fils du général Nugent, gouverneur de la Croatie, soi-disant arrêté, a réussi à se sauver.

Les journaux de Malte annoncent enfin que le gouvernement napolitain ne cesse d'envoyer des troupes dans les Calabres où les troubles continuent.

Un voyageur qui arrive de Cuba nous communique les détails suivants:

« Dans les colonies espagnoles voisines des Antilles, le péculé et le rachat forcé existent.

« Tout nègre qui a pu ramasser une somme de quatre cents piastres (environ mille florins), et qui la dépose entre les mains de l'autorité, est libre de fait. Le maître en recevant la somme est dépossédé, qu'il consente ou qu'il s'oppose à l'affranchissement légal de son esclave.

« Tout nègre qui s'est racheté ne fait plus partie de la famille, de l'atelier. Le propriétaire, se méfiant des conseils qu'il peut donner à ses esclaves, le chasse de chez lui. A des intervalles bien rares, s'il parvient à rompre la consigne qui le prive de voir ses enfants, ce n'est qu'avec une permission spéciale et presque toujours en présence du maître.

« Les propriétaires de Cuba, ne pouvant plus aussi facilement aujourd'hui recruter parmi les nègres d'Afrique des travailleurs, et sachant que le péculé les talonne, maltraitent leurs esclaves et les privent de cette ressource immense que les colons des Antilles françaises offrent aux leurs par des cessions de terrains qu'ils cultivent et qui font leur richesse.

« A Cuba, presque généralement, l'ordinaire le plus restreint est le régime de l'esclave: sur les habitations où on leur permet d'avoir des plants à vieilles, la surveillance la plus grande est exercée vis-à-vis d'eux à l'égard de l'usage qu'ils font du produit de leur travail. Si un nègre a vendu des vivres à lui, il subit un châtiement.

« Thèse générale: tout nègre libéré par le péculé est un paria dans les colonies espagnoles, et ce que je n'avais jamais vu pendant un séjour de dix-sept ans à la Martinique, je l'ai vu à Cuba: j'ai vu des nègres patentés pour mendier et tendre la main dans les rues de San-Yago et sur les grandes routes. »

Le comte de Bomfim et les autres émigrés portugais ont traversé Olmedo et Cuellar, se dirigeant sur la ville de Sorit qui leur a été assignée pour résidence. Le gouvernement a alloué pour leur subsistance un secours de 19,856 réaux par mois.

On assure, dit le *Constitutionnel*, que M. Guizot vient de protester, au nom de la France, contre l'incorporation du Texas aux Etats-Unis.

Il paraît que des désordres ont éclaté dans l'île de Guernesey. Les journaux anglais ne s'expliquent pas bien clairement sur la nature de ces troubles, qu'on s'occupe à réprimer. Il parle de mésintelligence entre les autorités civiles et militaires de cette île. Des troupes y avaient été envoyées d'Angleterre, et nous voyons aujourd'hui qu'elles ont été renforcées.

L'Irlande semble se calmer un peu, à en juger par la suppression que les autorités viennent de faire des postes doublés quel'effervescence des esprits avait nécessités sur tous les points.

Le correspondant de la *Gazette d'Augsbourg* à Washington mande à ce journal sous la date du 29 avril, qu'il est certain que le sénat américain ne ratifiera pas le traité conclu avec le Texas.

Une correspondance de Paris, en date du 18 mai, dit que le gouvernement français, d'accord avec les cabinets de Londres et de Vienne travaille en ce moment à la réintégration de la famille Schachab dans le gouvernement du Liban. Les représentants de ces trois puissances ont déjà eu des conférences avec le Divan au sujet de cette question, on laisse au Sultan le libre choix de désigner à cette fin tel membre de la famille Schachab qui lui convienne. Ce serait, ajoute le correspondant, le seul moyen d'assurer à cette contrée une tranquillité durable.

Il paraît que le Divan a cédé aux représentations du ministre français, M. de Bourqueney, et a rappelé de la Syrie, toutes les troupes albanaises qui s'y trouvaient.

On écrit de Leipsig (Saxe), 16 mai:

M. le docteur Flemming, un des plus savans vétérinaires de l'Allemagne, directeur de l'école vétérinaire de Rosenthal près de notre ville, vient de mourir ici d'hydrophobie après vingt-quatre heures des plus horribles souffrances.

M. Flemming n'avait jamais été mordu d'aucun animal atteint de la rage, mais il avait fait, il y a environ 3 ans, la dissection d'un chien affecté de cette maladie; ce qui prouve pendant quel long espace de temps le virus rabietique peut rester latent dans le corps humain.

On écrit de Vienne, (Autriche) le 10 mai:

Nous allons avoir un échantillon d'un chemin de fer atmosphérique. Il s'est formé ici une compagnie pour faire construire, d'après ce système un *rail-road*, qui ira de Vienne par Hiertzing et Miedberg à Huttelsdorf, en suivant la rive gauche du Wien. L'embarcadere dans notre capitale, de ce *rail-way*, sera placée tout près de la porte de Carinthie.

Cette voie de communication coûtera la somme de 1 million 200,000 florins. Toutes les actions, dont chacune est de 10,000 florins, ont été enlevées le jour même où le prospectus de l'entreprise a été publié.

La reine douairière d'Angleterre arrivera à Anvers vers la fin de la semaine ou le commencement de la semaine prochaine. Elle ne viendra pas à Bruxelles. La cour ira pour 24 heures à Anvers pour la recevoir.

Il résulte d'une lettre adressée de Namur à un journal de Bruxelles par le secrétaire du prince de Capoue, que S. A. R. est toujours dépourvue de biens qui lui appartiennent par droit de naissance et d'héritage, et que l'entrée du royaume des Deux-Siciles est toujours défendue au prince et à la princesse de Capoue.

Il n'y a dans les cadres de la marine anglaise que 2 amiraux et 9 vice-amiraux au-dessous de l'âge de 70 ans; 25 contre-amiraux au-dessous de 65 ans et 15 au-dessous de 60. Sur 200 capitaines il y en a 30 âgés de 70 à 75 ans; 48 âgés de 65 à 70 ans; 60 âgés de 60 à 65 ans, et 51 au-dessous de 60 ans, et dont le moins âgé compte 52 ans.

Le prochain mariage de M. O'Connell paraît aujourd'hui un fait positif et arrêté. Sa future est une jeune personne de Belfast, sœur d'un des docteurs les plus instruits de l'Université de Dublin. Il y a 3 ans M. O'Connell, dans un voyage qu'il fit à Belfast, fut parfaitement reçu par le père de la jeune fille qui sortait alors du pensionnat et qu'il vit pour la première fois. Il songea dès-lors, assure-t-on, à rentrer de nouveau dans les liens de l'hyménée. M. O'Connell est dans sa soixante dixième année.

Le directeur du Théâtre d'Haymarket à Londres, avait proposé un prix de 500 liv. st. pour la meilleure comédie de mœurs anglaises, en prose. Il y eut 98 pièces d'envoyées. Celle qui a obtenu la majorité des suffrages du comité d'examen constitué par M. Webster, (c'est le nom du directeur) est due, dit-on, à la plume d'une dame, et a pour titre: *Quid pro quo, or, the day of dupes*.

Lors d'une exécution militaire qui a eu lieu dernièrement en Angleterre, sept soldats et un dragon s'évanouirent à l'instant où le condamné tomba fusillé.

Rien de plus horrible et rien de plus difficile à dépeindre que les effets d'un abordage en mer! Nous avons sous les yeux une lettre écrite par une personne échappée comme par miracle du naufrage de deux navires qui se sont entrecroqués et qui ont sombré immédiatement: le sinistre avait lieu fort heureusement à proximité des côtes, car sans cela personne n'aurait pu être sauvé de ce double naufrage, et l'on en aurait toujours ignoré la cause, cause malheureusement bien fréquente et qui n'est pour ainsi dire pas calculée dans les nombreuses chances de la navigation.

La goëlette danoise *Catharina*, capitaine Petersen, construite en 1840 à Blankenese sur l'Elbe, se rendant à Altona, et une autre goëlette danoise l'*Eclipse*, capitaine Stehr, construite en 1842 également à Blankenese, et se rendant aussi à Altona, s'abordent dans la Manche, le 19 mai et sombrent tous deux. Un navire norvégien le *Seven Sostende*, partant du Havre, aperçoit cet abordage, parvient à sauver les deux équipages, et les débarque à Douvres.

Quelle singulière fatalité! deux navires danois, tous deux construits à Blankenese, tous deux nous, tous deux se rendant à Altona s'abordent dans les ténèbres de la nuit, et périssent totalement à cent cinquante lieues de chez eux. — Non seulement les deux capitaines qui sont nés dans le même endroit se connaissent, mais ils sont beaux-frères, et leurs femmes respectives, qui sont sœurs faisaient par extraordinaire ce voyage-là avec leurs maris. — Lorsque la reconnaissance se fit, il se passa là, à bord du navire sauveur, l'une de ces scènes touchantes qui ne peuvent pas se décrire.

Après des coups aussi capricieux du sort, bien insensé eût dit qui pourrait sur sa bonne étoile et s'imaginer être plus sage qu'un autre en ne se mettant pas à l'abri des éventualités qui peuvent l'atteindre, lorsqu'il on a les moyens à sa disposition.

Suivant la *France Musicale* reçue ce matin, Mlle Bouvard, après l'échec essayé dans la *Favorité*, a été admise à une nouvelle épreuve, devant le public de Lyon. Elle a pris sa revanche, dit ce journal, dans le rôle de *Rachel de La Juive* où elle a été magnifique.

M. de Magnée, calligraphe du roi, a ouvert à l'Institut de M. G. A. Burnier, un cours de calligraphie en 20 leçons, un grand nombre d'élèves suivent ce cours, les progrès étonnant

En ce cas, reprit Dornier, ouvrez la porte; car je veux acheter une maison dans ce quartier, et celle-ci pourrait me convenir. Que je m'arrange ou non avec le propriétaire, je ne vous oublierai pas.

Cette humble proposition acheva de séduire la portière; après y avoir répondu par sa plus haute révérence, elle insinua dans la serrure de la grille la clé qui appartenait à la main.

Vient-elle à se dit Moréal, qui, de la plate-forme de la remise, avait pas perdu un mot de ce dialogue, la voilà qui ouvre la porte, et je vais pouvoir bloquer par cette terrasse comme un blaireau dans son terrier: il est impossible que des fenêtres Dornier ne m'aperçoivent pas, et certes je dois faire une sottise figure. La position n'est plus tenable.

Alguillonné par la crainte du ridicule, le vicomte se hâta de descendre l'escalier de la terrasse et se présenta inopinément derrière la grille au moment où la portière achevait de l'ouvrir. A la vue de son nouveau maître, lequel croyait absent, et dont la figure lui parut fort peu débonnaire, la vicomtesse se glissa dans sa loge d'un air penaud. De son côté, Dornier, en reconnaissant son rival, ne put réprimer un mouvement de surprise et de dépit. Au lieu d'avancer, comme semblait l'y inviter la porte ouverte, il resta immobile sur le seuil.

Si vous le permettez, monsieur, lui dit Moréal avec une politesse hautaine, c'est moi qui vous ferai les honneurs de la maison.

Le journaliste hérita, comme s'il eût craint de tomber dans un piège en acceptant la proposition de son ennemi: mais cette indécision ne dura qu'un instant.

Monsieur, reprit-il, en attirant dans un guet-apens, se dit-il; et, lors même que je serais en danger, je suis trop avancé pour reculer sans honte. Je ne puis que vous remercier de toutes les conséquences de sa démarche, Dornier comte reformant, et se dirigea vers la porte, et entra dans la cour. Le vicomte, au moment où il se voyait, et sans ajouter un mot, se dirigea vers la maison. Au moment où il se voyait, et sans ajouter un mot, se dirigea vers la maison. Au moment où il se voyait, et sans ajouter un mot, se dirigea vers la maison.

Messieurs, cria l'étudiant avec une emphase dramatique, vous plaierait-il de changer le duo en trio? Déjà la vieille portière avait tiré le cordon. L'élève en droit traversa la cour du propriétaire et se précipita à l'assaut de la porte de la maison. Il se précipita à l'assaut de la porte de la maison. Il se précipita à l'assaut de la porte de la maison.

vicomte remplit avec une irréprochable politesse les devoirs de l'hospitalité, et il introduisit les deux jeunes gens dans un petit salon où le matin il avait fait placer la meilleure partie de ses meubles.

Commençons par le commencement, dit Prosper avec gravité; chez qui sommes-nous?

Chez moi, répondit Moréal en avançant des fauteuils.

En ce cas, reprit l'étudiant d'un air piqué, vous pouvez vous vanter de jouer admirablement la comédie. C'est un talent; mais il me semble que vous auriez pu vous dispenser de l'annoncer à nos élèves, et surtout à ceux de mon oncle.

Vous me pardonnerez, j'espère, M. le vicomte, lorsque je vous en aurai expliqué les motifs.

Soit: nous déversons cet échec au plus tard; en ce moment, ne compliquons par la discussion. Puisque vous êtes chez vous; votre présence ici se justifie d'elle-même; mais la vôtre, monsieur Dornier, me paraît un peu plus difficile à expliquer.

Pas plus à la vôtre, je crois, mon cher Prosper, répondit le journaliste avec un sourire contraint.

L'étudiant redoubla de solennité.

Je croyais vous avoir prévenu, reprit-il, que vous ne deviez plus compter sur mon amitié. Dès-lors toute épithète affectueuse devient déplacée entre nous.

Comme il vous plaira, répliqua Dornier sans cesser de sourire; si vous ne m'aimez plus, je vous aime toujours, et je saurai attendre avec patience la fin de votre caprice.

D'abord, veuillez répondre à une question que j'ai le droit de vous adresser, car c'est ma sœur qui est la cause innocente de tout ceci. Que venez-vous faire chez M. de Moréal? Je ne suppose pas que vous soyez devenu son ami.

Je reconnais que la supposition serait hasardée, dit le journaliste d'un air sardonique.

Messieurs, aux termes où nous en sommes, il faut de la franchise; j'espère que vous serez contents de la mienne. Pour répondre catégoriquement à vos questions, je vous dirai que je ne suis venu dans ces lointains parages ni à titre d'ami ni à titre d'ennemi.

A quel titre donc, de par tous les diables? s'écria impatiemment l'étudiant.

A titre d'amoureux, si vous le trouvez bon, reprit Dornier avec un flegme inaltérable. La démarche, mon cher Prosper, je dis cher quand même, vous paraîtra peut-être un peu pastorale, car, don Juan qui vous êtes, vous professes un magnifique dédain pour les enfantillages du cœur; mais M. de Moréal aura sans doute plus d'indulgence pour une faiblesse dont il n'est pas exempt lui-même.

Monsieur, dit le vicomte, je ne vois pas ce qu'il y a de commun...

Entre votre conduite et la mienne? Ou je me trompe fort, ou elles se ressemblent beaucoup: seulement, ce que je voulais faire, aujourd'hui, vous avez eu le bon esprit de le faire hier; voilà toute la différence, et, par malheur pour moi, elle est à votre avantage.

Vous avez juré de me faire perdre patience, s'écria Prosper; qu'a fait hier M. de Moréal, et que voulez-vous faire aujourd'hui?

Cela commence à se troisième année de droit, reprit Dornier en affectant de hanter les épaules; allons, puisqu'il faut tout vous expliquer comme à un enfant, écoutez et profitez. Si je commente quelque erreur, M. de Moréal voudra bien m'en avertir; mais il n'est pas probable que je lui donne cette peine.

L'aplomb réjoui avec lequel s'exprimait le journaliste surprit ses auditeurs, quelque haute idée qu'ils eussent déjà de son assurance.

L'effronté coquin! telle fut la pensée qu'échangèrent par un regard le vicomte et l'étudiant.

Voilà l'idyle, continua Dornier, qui, en remarquant cette pauvre offense, redoubla d'ironie; Théocrite n'a rien écrit de plus amusant. Ce singulier séjour touche aux lieux habités par l'être charmant dont nous nous disputons le cœur, M. de Moréal et moi; c'est dire qu'il possède un esprit singulier nous ne pouvons décemment résister ni l'un ni l'autre. Si vous ne respirez l'objet aimé, quoi de plus balsamique! Pour moi, je suis un homme, et sur la foi d'un serment fallacieux, je conçois l'espoir de m'empêcher de la position; mais, ô déception douloureuse! la place est prise. Plus, alerte que moi, mon heureux rival l'occupe depuis vingt-quatre heures. Je vous donc vaincu sans coup férir, et il ne me reste qu'à battre en retraite, à moins que M. de Moréal n'ait la générosité de me céder tout ou partie de son bail, ce qu'il vaudrait mieux espérer.

(La suite à demain.)

que presque tous ont déjà faits, quoiqu'il reste encore 9 à 10 leçons à donner, prouvent l'habileté du professeur et l'excellence de sa méthode, aussi, à ce qu'on nous assure, le principal de cet Institut s'applaudit-il hautement d'avoir introduit dans son établissement la méthode simple et rationnelle de M. de Magnée, plusieurs seconds assistent aux leçons et se préparent à enseigner eux-mêmes d'après le système aux nouveaux élèves dont l'écriture aurait besoin d'être réformée.

VARIÉTÉS.

SIDI-EMBAËK.

La Revue de Paris contient des détails d'un haut intérêt sur le lieutenant d'Abd-el-Kader, tué le 11 novembre dernier après un combat acharné contre un capitaine, un sous-officier et deux brigadiers de chasseurs à cheval de l'armée d'Afrique.

Peu de mois auparavant toute la maison (la zemalah) et tous les membres de la famille du khalifah Sidi-Embark étaient tombés au pouvoir des Français. Dans le nombre se trouvait sa mère, son fils, sa fille, son frère, ses femmes, en un mot plus de vingt personnes, qui furent renvoyées à Alger pour y servir d'intermédiaires à de nouvelles négociations ouvertes par les Français avec le khalifah, et l'amener lui-même à se soumettre, en faisant appel à ses sentiments d'époux et de père, au nom de ses proches, qui gémissaient captifs au milieu des ennemis de leur nation. Cette tentative fut infructueuse, mais on assure qu'Abd-el-Kader, ayant eu avis de ces dernières ouvertures, et soupçonnant le khalifah de s'être laissé ébranler par les prières de sa famille, lui fit lier les pieds et les mains, et le retint huit jours prisonnier sous sa tente. Sidi-Embark, qui avait beaucoup à expier envers son maître, supporta, dit-on, ce traitement ignominieux avec une patience d'autant plus méritoire qu'il était plus inméritoire; car si Abd-el-Kader avait connu la lettre suivante adressée par le khalifah à sa famille détenue au fort de l'île Sainte-Marguerite, il est probable qu'il se fût épargné cette violence injuste vis-à-vis de l'homme qui le servait le mieux, et qui, à peu de jours de là, devait se faire tuer pour lui.

Nous allons transcrire en son entier cette belle lettre dont la Revue de Paris nous révèle l'existence, où l'ardeur de la foi et la mâle vigueur des sentiments, s'exaltent par l'infortune, s'élèvent fréquemment à de sublimes effets d'éloquence religieuse, et qui semble l'œuvre d'un Spartiate ou d'un héros des premiers temps de la république romaine, inspiré par l'amour de Dieu.

Mohammed-Ben-Hamlan-Ould-Sidi-Embark (que Dieu le traite avec bonté dans ce monde et dans l'autre, lui ainsi que tous les musulmans!), à ses frères prisonniers, capturés sous le drapeau du prophète. (Suit le détail nominatif de tous les membres de sa famille à qui la lettre est adressée.)

J'ai reçu vos lettres et en ai compris le contenu. J'ai rendu grâce à Dieu du bon état de santé dans lequel vous paraissez être, car la santé est le plus précieux de tous les biens; je l'ai remercié aussi de la manifestation de sa haute puissance, qui a amené votre captivité.

Où, ce qui est arrivé n'est que l'accomplissement de sa suprême volonté! C'est ainsi que sa toute-puissance s'est manifestée lorsque, sans le concours de personne, il a créé le ciel et la terre, par la seule force de sa volonté et de son pouvoir. Dieu est unique! Il n'a point d'aide; il n'a pour alliés ni les Français ni aucun autre peuple de la terre. Votre captivité est aussi le résultat de ses immuables décrets. Plein de cette idée, je vous engage à n'occuper votre âme que de lui. C'est lui qui fait vivre, c'est lui qui fait mourir; il réduit en esclavage, il rend la liberté; il abaisse, il élève; la mort et la vie, la pauvreté, la richesse, le bien, le mal, la tristesse, la joie, en un mot, tout ce qui compose l'existence de l'homme sur la terre, dépend uniquement de lui.

Je n'ai pas le pouvoir de vous accorder ce que vous me demandez; notre anguste prophète a seul ce privilège. Invoquez-le donc, car c'est lui qui intercède pour les hommes. Dites: «O Dieu! c'est par l'entremise de notre bien-aimé prophète que nous vous conjurons. O Mohammed! veuillez supplier pour nous l'éternel. O le plus pur des envoyés! employez votre influence près de Dieu pour obtenir notre délivrance!»

Faites une fois cette invocation dans vos prières, et n'oubliez pas que le saint prophète a dit: «Que ceux qui désirent des faveurs prient, car c'est à l'aide de la prière qu'on atteint le but de ses vœux.»

Ainsi, priez sans cesse, et surtout le vendredi. Choisissez à cet effet un imam que vous désignerez parmi vous.

Je vous conseille aussi d'être très-réservés dans vos discours. N'adressez la parole aux étrangers que rarement, et dans le cas de nécessité absolue. Ne tenez pas de propos indignes d'un mahométan; c'est ainsi que vous conserverez vos noms purs de toute souillure. Que la concorde et l'harmonie règnent entre vous; soyez bons les uns pour les autres; consolez-vous réciproquement et ne désespérez pas de la bonté de Dieu, car l'impie seul doit renoncer à l'espérance. Ne formez entre vous tous qu'une seule et même personne, afin que votre désunion ne fournisse pas à l'ennemi un prétexte de se railler de vous.

Je vous adjure également de vous armer de patience. Le prophète a dit: «C'est par la patience que notre peuple échappera à la persécution.» Dieu lui-même vous a prescrit la patience dans toutes les pages du Koran. — Ali a dit: «La patience est inséparable de la foi; elle est à la religion ce que la tête est au corps.» — Omar a dit: «J'ai patienté, et les décrets de la Providence se sont accomplis; ils doivent nécessairement recevoir leur exécution.»

Au reste, comme je vous l'ai dit, votre captivité et notre séparation, qui en est le résultat, sont des décrets providentiels. Résignez-vous, soumettez-vous à la volonté de Dieu, et vous aurez en partage toutes les félicités promises. Ce Dieu a dit: «Ceux qui quitteront leur pays pour marcher contre les infidèles, je les introduirai au sein du paradis, où, sans cesse coulent des fleuves.»

Que les maux dont vous êtes atteints ne vous affligent pas. Considérez que vous ont souffert Job et Joseph, et cela durant tant d'années. Et ainsi ont eu à pâtir de la captivité et à vider la coupe de l'absence, Ah! rendez grâce à Dieu, qui, en sévissant sur vous, vous a traités encore avec plus de bonté que les Pharaons, ces rois d'Egypte.

Prenez exemple sur les Sahabas. Que n'ont-ils pas eu à souffrir? Ils ont cependant patienté, et tous leurs maux ont eu un terme.

«Imitez jusqu'au bout leur fermeté et soyez inébranlables comme l'un d'entre eux, Ben-Kedama-el-Sohabi, qui fut ainsi que vous prisonnier sous le khalifat de Sidi-Amer. Les chrétiens, voulant faire de lui un prosélyte, firent bouillir beaucoup d'huile dans une chaudière, puis ils lui dirent: «Sois chrétien ou nous te précipitons dans cette huile! Sur son refus, ils se saisirent d'un autre prisonnier musulman et le jetèrent dans la chaudière où il fut brûlé jusqu'aux os. Ils renouvelèrent alors leur proposition à Kedama qui la rejeta et, l'instant d'après, expira martyr de la foi.»

«Faites bien attention aux conseils que je vous donne, et suivez-les, car Dieu saura vos actions.»

«Pour ce qui est de me rendre près de vous chez les infidèles, afin de mettre un terme à votre captivité, n'y songez pas! Vous m'avez dit d'aller à vous, et moi je vous réponds: «Oui, sans doute, rien ne nous est plus cher ici bas que les auteurs de nos jours, nos frères, nos proches, nos enfants. S'il s'agissait de vous racheter avec de l'argent ou au prix de ma vie, je le ferais; mais me rendre chez vous, parmi les chrétiens, est une démarche que réproche la loi de Dieu et de son prophète: ce serait les quitter tous les deux pour aller aux kafers (impies). J'espère que je ne ferai jamais pareille chose. Je ne mourrai, s'il plaît au Très-Haut, que musulman. Je ne suis pas disposé à renier Dieu pour l'amour de vous, et je souhaite que ces sentiments soient les vôtres. On retrouve toujours les parents dont on a été séparé; mais Dieu et l'islamisme, jamais!»

«Le mieux est donc de vous en tenir à la patience. Priez, lisez le Koran, suivez tous mes conseils. Il est probable que je ne recevrai plus de vos lettres: j'ai récité sur vous l'oraison des morts. Demandez grâce à Dieu qui fait ici bas ce qu'il veut et dites avec Job: «O Dieu, vous êtes le seul savant, le seul médecin capable de guérir nos maux!»

«Je vous informe que j'ai pris en mariage la fille de Mohammed-Ben-Aissa-el-Berkani, khalifah. (Il ne faut pas perdre de vue qu'il écrit ceci à ses deux femmes.) J'ai formé une zemalah plus considérable que celle dont vous faisiez partie. (Ainsi le khalifah a réparé ses pertes matérielles et morales, et il n'hésite point à en informer ceux dont tout l'espoir est en lui.)

«Notre seigneur (Abd-el-Kader) se porte bien; il est victorieux et s'est emparé de Bouaïch, d'Aziz et d'Ahrar. Il a avec lui plus de soldats qu'auparavant. Si Dieu continue à favoriser ses armes, vous entendrez bientôt parler de lui, fustiez-vous à Paris.»

A la suite de ce qui précède la Revue de Paris publie encore les remarques et les détails suivants qui seront sans doute lus également avec intérêt.

«On voit, par cette lettre et les citations dont elle abonde, que Sidi-Embark, homme d'égise en même temps qu'homme d'opée, unissait à toute la ferveur d'une piété enthousiaste une haute érudition théologique. Le khalifah, qui avait mis à profit le docte enseignement de la zawiya de ses pères, était en effet l'un des Arabes les plus capables et les plus éclairés de son temps. Il maniait admirablement la plume, tant en prose qu'en vers (le mérite littéraire de l'écrit qui n'aura point échappé au lecteur), et l'on a de lui des poésies fort estimées des gens de goût, plus nombreux qu'on ne le suppose parmi ses coreligionnaires. Ces dons, acquis ou naturels, venaient merveilleusement en aide à une vive imagination qui, s'unissant à des instincts passionnés, l'avait jeté d'abord dans tous les écarts d'un sensualisme licencieux et hétérodoxe. Il avait aimé épérduement les femmes, et pour l'une d'elles il avait failli, comme nous l'avons vu, aux plus saints devoirs de l'amitié. Les habitudes d'intempérance qu'il avait contractées à Alger l'avaient suivi à Milianah où il continuait à s'enivrer fréquemment d'opium et de champagne. Toutes ses sympathies avaient été d'abord pour les Français dont, rentré en lui-même, il devint par la suite l'un des plus dangereux adversaires; car c'était une de ces natures extrêmes en tout, puissantes et riches de réactions sur elles-mêmes qui étouffent par la soudaineté de la fougue de leur conversion, après avoir poussé l'erreur et le scandale jusqu'à leurs dernières limites.»

Sidi-Embark racheta donc noblement ses fautes en se dévouant corps et âme à la cause arabe, et en nous disputant pied à pied le sol sur lequel nous marchions. De tous les khalifas d'Abd-el-Kader, il est le seul qui soit mort *mondjahed* (combatant pour la foi). Nul d'entre eux ne réunissait mieux que lui les conditions nécessaires pour gouverner, et, si la belle qui l'a frappé eût atteint l'émir à sa place, nul doute qu'il eût continué la guerre en son nom personnel, comme il l'avait déjà soutenue, isolé de son maître et livré à ses propres ressources, durant une longue période de dix-huit mois, dans les montagnes de l'Ouarsenis.

Le moment est venu de raconter la fin de cet homme remarquable. Nous le ferons en peu de mots, le bulletin de l'action où il a succombé ayant été rendu public. Le général Temponre, commandant supérieur de Mascara, fut averti, au commencement du mois de novembre, par un Espagnol, ancien déserteur de la légion étrangère et récemment revenu du camp d'Abd-el-Kader, d'où il était parvenu à s'évader, que les dernières ressources de l'émir, composant un bataillon régulier de huit ou neuf cents hommes d'infanterie, se trouvaient réunies dans l'ouest de la province sous le commandement de Sidi-Embark. Il partit de Mascara le 6 novembre, suivit le khalifah de bivouac en bivouac, et enfin l'atteignit le 11; après avoir marché toute la nuit, dans la vallée de l'Oued-Malah. Les spahis et les chasseurs d'Afrique, commandés par le colonel Tartas, fondirent, le sabre haut, sur l'infanterie arabe et en firent un horrible massacre. Les porte-drapeaux furent hachés en défendant leurs étendards; avec eux; quatre cents réguliers restèrent sur le champ de bataille; le reste fut fait prisonnier, à l'exception d'un très-petit nombre, qui eut le bonheur de s'échapper.

Après la destruction de cette colonne, un cavalier, entre autres, prit la fuite, suivi de près par le capitaine Cassaignoles, du corps des spahis, qui le joignit non sans peine sur la pente rocheuse d'une colline nommée Kef, où accoururent presque aussitôt, sur les pas et à la voix de leur chef, un sous-officier du même corps et deux brigadiers de chasseurs. Là s'engagea une lutte terrible entre le fuyard et les quatre assaillants, qui lui coupèrent la retraite. Feignant de vouloir se rendre à discrétion, l'Arabe présenta la croix de son arme; mais au moment où le brigadier Labossay s'avançait pour la recevoir, il la retourna avec la rapidité de l'éclair, lui en appuya le canon sur la poitrine et l'étendit raide mort. Le capitaine Cassaignoles s'élança le sabre au poing sur ce dangereux ennemi; mais d'un coup de

pistolet celui-ci lui tua son cheval; d'un autre, il blessa le maréchal-des-logis Sicot, qui venait de lui asséner un coup de sabre sur la tête. Il prit alors en main son fusil déchargé, et s'en arma défensivement; mais voyant venir à lui le brigadier Gérard, le seul des quatre cavaliers français qui ne fût point hors de combat, il se jeta le premier sur lui et le saisit par son fourreau, tandis que celui-ci le tenait par son burnous. Tous deux, dans cet effort, tombèrent de cheval et roulèrent quelques instans l'un sur l'autre, dans les convulsives étreintes de ce duel désespéré; mais enfin l'Arabe faiblit; il perdit son sang par deux blessures, et le brigadier Gérard, parvenant à le fixer sur lui, put lui tirer à brûle-pourpoint un coup de pistolet, qui l'acheva.

«En ce moment (nous citons le récit publié dans le Courrier de la Moselle, d'après une lettre du brigadier Gérard à sa famille, établie en Lorraine), le capitaine Cassaignoles, démonté par Sidi-Embark et tout meurtri de sa chute, arrivait en boitant sur le lieu du combat. — Est-il enfin à vous, ce coquin-là, brigadier? demanda-t-il. — Je le crois, mon capitaine. — Regardez donc s'il n'est pas borgne... — En effet, capitaine, il est borgne, s'écria Gérard après avoir découvert la face du mort. — Mon ami, dit le capitaine au brigadier en l'embrassant, c'est le fameux Sidi-Embark, le premier khalifah d'Abd-el-Kader. Vous serez décoré.»

Le brave Gérard, qui en était ce jour-là à son quatrième Arabes, a été effectivement décoré et fait maréchal-des-logis. Le capitaine Cassaignoles a été nommé chef d'escadron.

Sidi-Embark était de grande taille et de corpulence athlétique. Il était parfait cavalier, et bon soldat autant qu'habile général. Il chargeait l'ennemi et s'exposait au feu comme le dernier moudjabed. Il avait reçu, dans les innombrables affaires auxquelles il avait pris part, cinq blessures graves, dont l'une lui avait fait perdre l'œil droit. Il déployait dans ses équipages de guerre un luxe qui contrastait avec la simplicité étudiée de l'émir. Il avait sept chevaux de main magnifiques, dont le harnachement était relevé d'ornemens en or et en argent massif. Le seul de tous les khalifas avait continué d'entretenir une musique militaire; lui seul, aussi, au moins dans les derniers temps, avait su conserver autour de lui quelques troupes régulières.

Sidi-Embark était incontestablement le premier des dignitaires arabes après l'émir Abd-el-Kader. Aucun de ses collègues ne pouvait lutter avec lui de prépondérance dans le conseil, et d'influence tant sur l'esprit du souverain que sur celui des populations. Son audace, son énergie inflexible et sa sévérité parfois sanguinaire, l'avaient classé haut dans l'estime de ses compatriotes, qui veulent pour les gouverner une main de fer, et il inspirait universellement, sinon le dévouement et l'amour, au moins la crainte et le respect. Il imposait, dit-on, Abd-el-Kader lui-même, qui, dans mainte occasion, céda, bien qu'à regret, à l'ascendant de ce fidèle, mais impérieux subordonné. Cette déférence eût même en certaines circonstances mérité le nom de faiblesse, si les exigences politiques ne l'eussent commandée à l'émir. Sidi-Embark se considérait presque comme l'égal de celui-ci, et plus d'une fois, lorsque les ordres du souverain lui déplaisaient, il refusa ouvertement de les exécuter, et disait aux messagers d'Abd-el-Kader: — Informez l'émir que j'entends rester maître de mon gouvernement. Je suis meilleur juge que lui de ce que j'ai à faire chez moi. — Abd-el-Kader, soit qu'on n'osât pas lui rendre ces insolentes réponses, soit qu'il jugât prudent et utile de paraître les ignorer, ne témoigna jamais à son principal lieutenant aucun déplaisir de ces incartades. Bien plus, il alla jusqu'à lui conférer un pouvoir illimité, et nous avons sous les yeux une lettre circulaire adressée à divers chefs du pays des Flitas, et où l'émir s'exprime ainsi: «Salut! Si vous êtes mon ami et le serviteur fidèle du vrai Dieu, vous ferez tout ce que vous commandera l'homme que je vais vous désigner; vous lui obéirez comme à moi-même. C'est le khalifah Sidi-Mohammed-ben-Hamlan-Ould-Sidi-Embark, qui aime les musulmans, et pour lequel vous savez que j'ai une grande estime. Je ne puis rien faire de mieux pour vous. Soyez béni de Dieu. Vous aurez tout à ordonner si vous n'exécutez pas mes ordres. Celui qui me désobéira n'aura ni ce monde ni l'autre.»

Par ce ordre avait été adressé aux deux khalifas Berkani et Ben-Salem, qui s'y étaient soumis à contre-cœur et correspondaient plus fréquemment pour les affaires de service avec leur collègue Sidi-Embark qu'avec le souverain lui-même. Dans ses lettres, l'émir traitait son premier lieutenant de frère bien-aimé. Celui-ci lui répondait: «A notre très-cher maître le sultan El-Hadj-Abd-el-Kader-Mahi-Eddin, que Dieu le conserve! Quand il se rencontrait, Abd-el-Kader descendait de cheval en même temps que son khalifah; ils s'avançaient l'un vers l'autre à pied s'embrassaient après s'être fait les verbeux compliments d'usage puis remontaient en selle et continuaient leur route, Sidi-Embark, chevauchant à la droite de l'émir et sur le même rang que lui. Dans l'entourage de celui-ci, et en général parmi les Arabes on redoutait infiniment plus le khalifah que le sultan. La douce bien connue d'Abd-el-Kader appelait la confiance, l'affection et presque la familiarité, tandis que la rigidité quelque peu farouche de Ben-Hamlan maintenait les fidèles croyants dans un saint respect de l'autorité temporelle dont il était revêtu. Il faisait, nous a assuré M. Nicolas Manucci, qui l'a vu à l'œuvre, couper les têtes comme des ognons. Un jour, il fit décapiter quatre Arabes des Beni-Zougzoug pour avoir vendu des œufs et des poules à une colonne française de passage dans leur tribu.»

D'autres Arabes, convaincus d'avoir porté des lettres à notre garnison de Milianah, furent empalés par son ordre pendant le séjour de M. Manucci dans son camp. Un espion eut les os rompus. Ces exécutions étaient horribles sans doute, mais du moins elles étaient jusqu'à un certain point justifiées par la nécessité de la guerre, et l'on n'a pas à reprocher à Sidi-Embark, comme à Ahmed-Bey, des tortures et des exécutés inutiles.

Cours des Fonds Publics.

Bourse de Londres du 25 Mai.
3% Consol. 99 1/2. — 2 1/2% Holl. 61 1/2. — 5% ». — 5% 100 1/2. (Noi Emp.) ». — Esp. 5% 24 1/2. — Id. 3% ». — Port. 5% 46. — Id. (Noi 5% ». — Russes. 117 1/2, 118.

Bourse de Vienne du 20 Mai.
Métalliques, 5% 111 1/2. — Dito, 4% 100 1/2. — Dito, 3% 77 1/2. — 1834. 150. — Actions de la Banque 1626

LA HAYE, chez Léopold Loebenberg, Lage Nieuwstraat
Dépôt-général à Amsterdam chez M. Schoonveld et
Beurssteeg; et à Rotterdam, chez S. van Reijnsbergen, Hoofdwijk